

Marco MODENESI e Irina BAJINI, *Metropoli 2.0 « Appunti » cartografici latinoamericani*, Milano, MUP, 2025,
<https://libri.unimi.it/index.php/criando/catalog/book/211>

Michael Lioi

Università degli Studi di Milano – ROR: oowjc7c48



En mai 2025 paraît aux presses de l'Université de Milan (Milano University Press) un recueil de contributions sous la direction Marco Modenesi e Irina Bajini. La publication, *Metropoli 2.0 « Appunti » cartografici latinoamericani* porte sur les représentations des réalités urbaines en Amérique latine. Nous proposons ici le compte rendu des deux études qui intéressent l'espace caribéen francophone et, en particulier, les villes de Port-au-Prince et Fort-de-France.

Dans « Port-au-Prince, cent'anni di paesaggio urbano » (pp. 125-145), Silvia Boraso retrace l'évolution de la capitale haïtienne à travers la comparaison de deux romans haïtiens, *Marilisse* (1903) de Frédéric Marcelin et *Les Villages de Dieu* (2021) de Emmelie Prophète. Au début du XX^e siècle l'attention des romanciers s'est tournée vers le quotidien des Haïtiens : dans son roman, Frédéric Marcelin s'est également intéressé à la vie des classes plus populaires, ce qui favorise la démarche comparative avec l'œuvre de Emmelie Prophète. Boraso, avant d'établir une comparaison entre les deux romans, met en évidence les différences principales entre les deux textes et, en particulier, l'écart temporel qui sépare leur publication : les conditions politiques et socio-économiques sont ainsi divergentes. Si au début du XX^e siècle Port-au-Prince n'était qu'un petit centre bourgeois, aujourd'hui la ville se configure comme une véritable métropole. Cela a fortement modifié les représentations de la capitale haïtienne d'un siècle à l'autre : la comparaison se construit principalement autour de l'évasion. Dans les deux cas, la misère investit la totalité du tissu urbain. Chez les romanciers du début du XX^e siècle cette vision négative de la ville est interrompue par des moments où les habitants s'abandonnent à une appréciation esthétique de la ville : nous constatons ainsi une manière de valoriser une classe sociale souvent dépréciée. Cette démarche serait politique puisque, comme le rappelle Boraso, les lecteurs appartiennent principalement à la haute bourgeoisie : le but serait celui de secouer les classes les plus aisées de la société. Dans le monde contemporain, en revanche, aucune

PONTI/PONTS

langues littératures civilisations des pays francophones

ISSN : 2281-7964

n. 25, 2025

doi : 10.54103/2281-7964/30723

SECTION FRANCOPHONIE DE LA CARAÏBE

Coordonnée par Francesca PARABOSCHI

francesca.paraboschi@unimi.it

Published: 13.02.2026

NOTE DE LECTURE

Diamond Open Access



Licensed under a Creative Commons
Attribution-ShareAlike 4.0 International

échappatoire n'est possible. Aujourd'hui les romanciers engagés mettent en évidence les difficultés socio-économiques de la ville, à travers une démarche dénonciative. Il en découle la mise en relief de la dégradation des quartiers populaires, *topos* des représentations populaire de Port-au-Prince, et des mauvaises conditions météorologiques contraignant le travail de la population locale la moins aisée, ainsi que des méfaits des bandes organisées. Aux yeux des romanciers du XX^e siècle la société était donc perfectible alors que la population des quartiers populaires, de nos jours, demeurent au sein d'une société marquée par la violence.

Dans « Emprisonnement, déchéance et abandon. Fort-de-France vue par Alfred Alexandre » (pp. 145-164), Francesca Paraboschi propose une analyse de la capitale martiniquaise, marquée par la déchéance, à travers le roman *Bord de canal* (2004) d'Alfred Alexandre. Avant de procéder à une analyse du roman. Paraboschi propose d'abord un résumé du roman et reparcourt sa structure en évoquant les « lieux-repères » (p. 148), désignant les titres des trois parties : le canal, le tunnel et le parking. Le canal est le premier élément analysé : sa présence crée « une ambiance affligeante d'abandon où les êtres évoluent sur un sol bourbeux parmi les déchets » (p. 149). Le canal permet ainsi de peindre un tableau dans lequel les populations les plus démunies demeurent dans une condition de malédiction perpétuelle, causée par les dominations. Cette vision dystopique de la ville de Fort-de-France est alimentée par la présence d'autres lieux qui constituent l'espace urbain. Parmi ceux-ci, le tunnel, s'érige en « ténèbres infernales » (p. 154), symbolisant le passé de l'île, marqué par la douleur. Un autre lieu emblématique est le dispensaire, où seulement la prostitution et la consommation de drogues semblent se produire. La présence de la pédophilie écarte toute possibilité, même pour les nouvelles générations, de s'échapper : les enfants, à leur tour, paraissent « damnés et condamnés » (p. 156). Cette ambiance de déchéance permet de tisser un lien avec l'humanité décrite par Baudelaire, dans *Les Fleurs du mal* : l'île devient un lieu spleenétique où les habitants sont de véritables prisonniers. La violence qui se dégage de ces lieux et, en particulier, des eaux du canal exprimerait « une tare héréditaire venue d'un passé de prévarications, de stupres et d'exploitation de l'homme par l'homme » (p. 162).

Ces deux contributions permettent de parfaitement saisir la description de deux villes caribéennes francophones, Port-au-Prince et Fort-de-France, au sein de la production romanesque. Dans les deux cas, les lieux sont marqués par la violence et la déchéance qui seraient, somme toute, l'héritage du passé difficile de ces deux territoires, Haïti et la Martinique, et dont, aujourd'hui, les traces continuent de marquer la population locale privée de moyens.